

CHAPITRE XVI

EXPÉDITIONS ET FÊTES

Année 1865, du 1^{er} Janvier au 1^{er} Juillet

Un mariage au quartier général. — Départ du Maréchal pour Oajaca. — Travaux de siège. — Le 9 février, capitulation de la forteresse. — Conséquences de ce succès. — Emigration des américains au Mexique. — Les Kinkapoo à Mexico. — M^{lle} Pena. — Bal costumé au quartier-général. — La situation financière s'aggrave. — Situation difficile du Maréchal. — Opinion en France. — Rôle de la légion autrichienne. — Voyage de Maximilien. — La légion belge aux opérations militaires. — Désastre de Tacambaro. — Projet de mariage du Maréchal. — Bazaine épouse M^{lle} Pena. — Dotation à la Maréchale Bazaine.

La fin de l'année 1864 annonçait pour l'année suivante des débuts belliqueux et le quartier général était dans la fièvre des préparatifs d'une entrée en campagne. Par extraordinaire je faisais exception, et celle qui m'agitait avait une autre cause : mes préparatifs étaient différents car ils étaient pacifiques, c'étaient ceux du mariage. Quelles étrennes !

A l'instar du Maréchal, j'avais, moi aussi, préparé ma petite victoire, tracé et aplani la route qui devait m'y conduire. J'arrivais au dernier tableau de la longue féerie du noyotage. L'entente était faite ; les formalités militaires étaient remplies et, grâce au concours affectueux de mon chef, toutes les dispositions étaient prises pour la cérémonie. J'avais pensé à la célébrer le 7 janvier, mon jour de naissance, mais le Maréchal avait hâte d'aller prendre le commandement des

troupes qui l'attendaient pour réduire la forteresse d'Oajaca. Il eut cependant la bonté de reculer son départ au 3 janvier pour célébrer le mariage le 2 et, voulant remplacer ma famille, il avait décidé que le mariage se ferait au quartier général sur lequel flottaient les couleurs de la France.

J'avais le grand honneur de me voir assisté de deux témoins de haute marque, du reste deux vieux amis de mon père : le maréchal Bazaine et le marquis de Montholon, ministre de France. Ceux de la mariée étaient les deux personnalités américaines amies de sa famille et dont j'ai eu à signaler le rôle dans les affaires du Mexique : le sénateur Gwin et M. O'Sullivan. Les demoiselles d'honneur étaient mes deux belles-sœurs et mes garçons d'honneur, mes deux camarades, tous deux officiers d'ordonnance : le capitaine Legué, du 3^e zouaves, et le lieutenant de spahis Clapeyron, neveu du Maréchal.

Les locaux destinés aux trois « Funcions », comme on dit en Espagne, avaient été disposés avec un luxe élégant et fleuri. Une chapelle de campagne était établie dans un des angles de la grande galerie intérieure du palais où pouvaient se réunir de nombreux invités pour assister à la cérémonie religieuse; l'autel resplendissait. Le grand salon était aménagé en salle de mairie pour la célébration du mariage civil et enfin la longue galerie des fêtes était transformée en une immense salle à manger où devait être servi un déjeuner de cinquante couverts, car le Maréchal recevait après la cérémonie !

Les invités étaient nombreux et de haute marque la plupart. Le ministre de France et les secrétaires de la légation, les généraux, colonels et chefs de corps présents à Mexico, les officiers français mariés ainsi que leurs femmes, quelques Mexicains, tous mes camarades de promotion présents, les officiers d'état-major, enfin les hauts fonctionnaires français et naturellement les amis personnels de ma belle-mère. C'était une assistance d'un sélect peu ordinaire, mélange chatoyant d'élégantes toilettes et d'uniformes étincelants.

Il n'est pas besoin d'affirmer que le menu du déjeuner en plusieurs services avait été l'objet de toute ma sollicitude. Toutes les voitures du palais furent attelées et la grande calèche de gala fut chercher la mariée et sa famille. Cette mariée, je n'ose la présenter comme elle était et comme je la vois encore dans l'esprit et dans le cœur, bonne et belle, car ceux qui ne l'ont pas vue alors m'accuseraient d'excessive partialité.

Le mariage civil fut célébré par M. Friand, intendant du corps expéditionnaire, qui prononça un discours plein d'esprit et de cœur, inspiré par les sentiments qu'il avait pour mon père, qui avait été son chef et son ami.

Ce premier acte joué par les grands premiers rôles, le cortège se forma et se dirigea vers la chapelle. Le vénérable abbé Testory, aumônier en chef du corps expéditionnaire et chapelain du quartier général, attendait au pied de l'autel. Il offrit l'eau bénite au Maréchal, puis, assisté d'un zouave comme enfant de chœur, il célébra la cérémonie. Avant la bénédiction, il prononça, avec une onction pleine d'éloquence, une délicate et touchante exhortation. La musique d'un régiment français, placée dans la cour, remplaçait les orgues et l'harmonium habituels.

Puis ce fut, dans la galerie, le défilé des salutations, compliments, shakes-hands et autres manifestations sympathiques ou affectueuses. Lorsque la foule se fut écoulée, les membres du cortège se rendirent au banquet, où cinquante personnes firent une intelligente consommation de substances succulentes et de vins exquis, assaisonnée d'esprit et de gaieté. Des toasts peu ordinaires furent portés par le Maréchal, les témoins et par moi-même, puis la mariée leva gracieusement son verre en l'honneur des lauriers qui attendaient à Oajaca le maréchal Bazaine.

Le lendemain matin, le maréchal Bazaine partait pour la gloire et moi pour Cythère.

Tout me paraissait rose dans ce début souriant de l'année nouvelle; j'avais le bonheur à mes côtés. Et pourtant, j'eus

le cœur bien gros en voyant s'éloigner mon glorieux chef et mes bons camarades que je n'avais jamais quittés et qui, pleins de joie et d'enthousiasme, se lançaient vers l'inconnu mystérieux de l'âpre mais entraînant sentier de la guerre. Cette belle chevauchée, où je devais être, me fascinait; mes chevaux, à l'écurie, hennissaient tristement en voyant s'éloigner leurs frères d'armes, et je sentais qu'un regret allait bondir à mon cerveau. Pourtant, il fallait bien que quelqu'un restât au quartier général et cette pensée fut une consolation.

A ce moment, où commençait pour moi une nouvelle existence, je dois dire que le Maréchal, n'ayant qu'une maison de garçon, m'avait exprimé le désir que ma femme et moi vécûmes au quartier général. Il m'avait prescrit de préparer un appartement plus complet que celui que, tout seul, j'avais occupé jusqu'alors. Dans ces conditions, l'installation de mon jeune ménage fut des plus faciles et je n'eus pas à me déplacer. Je vécus ainsi les premières semaines dans un farniente des plus confortables. Au point de vue sérieux, je suivais attentivement la marche incertaine et tortueuse des affaires publiques dont l'intérêt devenait chaque jour plus captivant, pour ne pas dire déjà inquiétant.

Dans toutes les sphères sociales et officielles, tout le monde avait l'intuition que cette année devait être décisive pour le sort de la monarchie maximilienne, et les esprits les plus optimistes devenaient sceptiques.

Pourtant, alors que l'intervention continuait son œuvre de défense et de consolidation en attaquant, en pourchassant partout l'ennemi; pendant que son chef et les fonctionnaires spéciaux de tous ordres, envoyés par la France, faisaient les efforts les plus dévoués et les plus habiles pour réorganiser toutes les administrations publiques, l'Empereur, sous l'inspiration diabolique de son entourage, étranger surtout, continuait à légiférer à tort et à travers, sans avoir aucune notion ni souci de ce que deviendraient ses lois. Cependant, avant son départ, le Maréchal, dans son dernier rapport

envoyé à Paris, et où il rendait compte à son ministre de la situation peu rassurante déjà, avait eu la naïveté de dire : « J'espère que l'énergie de l'Empereur triomphera de cette passe difficile. » Où diable avait-il découvert cette énergie ? Cependant il ne partit pas sans inquiétudes.

Aussitôt arrivé à Oajaca, avec une colonne de renfort et un important convoi de matériel de siège, le maréchal Bazaine fit compléter l'investissement de la place et procéda lui-même à une reconnaissance minutieuse de ses défenses. Puis il donna l'ordre au colonel du génie d'Outrelaine, chargé des travaux du siège, de lui faire un rapport détaillé sur ces défenses, accompagné de ses conclusions personnelles. Le Maréchal, qui avait déjà assis son jugement, voulait avoir l'opinion technique de son chef du génie. Inspiré par les phases du siège de Puebla, où il avait critiqué les procédés lents et réguliers adoptés par le général Forey, il sentait combien il était délicat d'entreprendre un siège en règle contre une place bien fortifiée, dans laquelle on découvrirait plusieurs couvents énormes, autant de citadelles puissantes et redoutables qu'il aurait fallu assiéger une à une et à grand'peine, car elles formaient des blocs de maçonnerie bravant toutes les artilleries. En outre, cette forteresse était défendue par une garnison qu'on évaluait à plus de 6.000 hommes, munie d'un grand nombre de bouches à feu bien approvisionnées, alors que le Maréchal, si loin de sa base d'opérations, ne disposait que de 2.501 combattants d'infanterie et d'une artillerie peu nombreuse, faiblement approvisionnée; mais il comptait sur un facteur important : celui de la valeur exceptionnelle de ses troupes et de l'élan irrésistible qu'il avait coutume de leur donner. Dans ces conditions, il voulait brusquer les événements et, par une attaque de vive force, démoraliser l'ennemi qui avait toujours une terreur invincible de nos attaques brusques et impétueuses.

Le 28 janvier, il reçut du colonel d'Outrelaine, un remarquable rapport où étaient exposées les mesures défensives qui, très importantes, très bien entendues, pourraient né-

cessiter un siège long, pénible et meurtrier, en raison surtout du petit nombre de nos troupes et de la faiblesse relative de nos moyens d'attaque. Le colonel se rangeait assez à la solution des attaques de vive force contre les défenses extérieures pour démoraliser la garnison et éviter une guerre de cadres analogue à celle de Puebla; il admettait enfin qu'on frappât un coup violent pour amener la chute de la forteresse.

Le Maréchal, qui avait les mêmes idées, approuva immédiatement et donna des ordres pour commencer aussitôt les attaques contre des hauteurs fortifiées qui dominaient la place. Il allait tenter le coup de force du général de Lorencez, le 5 mai 1862, contre le fort de Guadalupe à Puebla; mais il allait le préparer, ce qui n'avait pas été fait trois ans auparavant.

Dès le lendemain, commencèrent les travaux d'approche pour cheminer vers les ouvrages choisis comme points d'attaque et établir nos batteries. Après quelques jours d'un travail opiniâtre, les tranchées s'approchaient des retranchements ennemis, mais nos travaux de sape devenaient lents et difficiles en raison du terrain rocheux qu'il fallait creuser. Alors, le Maréchal, voyant grandir ces difficultés matérielles, résolut de brusquer l'attaque du fort vers lequel il gravitait si péniblement. Malgré l'avis du colonel d'Outrelaine, qui trouvait que l'artillerie n'avait pas suffisamment encore préparé les voies à travers les remparts à escalader, il avait foi dans son étoile, convaincu qu'un coup de force bien conduit par lui-même déciderait la capitulation. En conséquence il n'hésita plus; il donna les ordres les plus détaillés et les plus précis pour l'assaut, confiant au brave général Courtois d'Hurbal le soin de commander et diriger cette rude attaque.

Tout était prêt pour le lendemain 9 février, lorsque, pendant la nuit, un général mexicain se présenta à l'avant-poste le plus rapproché du fort menacé. C'était le général Porfirio Diaz lui-même qui demandait à parler au maréchal



L'AUTEUR (Capitaine au Corps d'Etat-Major)

Bazaine. Quel coup de théâtre ! On lui rendit les honneurs et on le conduisit à l'hacienda où était établi notre quartier général. Le Maréchal, rapidement prévenu, s'était levé et attendait. Après les salutations les plus dignes, le général mexicain offrit de capituler et demanda quelles pourraient être les conditions. Mais Bazaine répondit vivement que la reddition ne pouvait être que *sans conditions* et que la place, les forts et la garnison se rendraient purement et simplement. Le général Porfirio Diaz devait s'y attendre et, comme il sentait bien que ses troupes n'oseraient pas affronter sérieusement nos baïonnettes, il subit la loi du vainqueur. Aussitôt les deux chefs signèrent la convention rédigée séance tenante sous la dictée de Bazaine et, dès le point du jour du 9 février, nos troupes occupèrent les forts et la ville.

C'était un magnifique succès, dû uniquement à la grande personnalité de Bazaine, à son immense prestige. Il n'est pas douteux que s'il n'était pas venu de sa personne prendre la direction des opérations et leur imprimer cette initiative entraînant qu'il avait alors, les troupes de la défense n'eussent pas été démoralisées et le général mexicain eût certainement combattu longtemps, car il était brave, habile et persévérant.

Je laisse maintenant au maréchal Bazaine le soin de tracer ici même la nouvelle de cet étonnant succès personnel, en reproduisant la lettre autographe qu'il m'écrivit le jour même de son triomphe et qui, dans un laconisme d'une simplicité antique, résume en quatre lignes les résultats de sa victoire.

Corps expéditionnaire du Mexique

Oajaca, 9 février 65.

GÉNÉRAL COMMANDANT EN CHEF

CABINET

Mon cher Blanchot,

« La place a capitulé sans conditions, 4.000 hommes, 50 à 60 pièces de canon, etc..., sont les résultats de notre siège, qui ne nous a coûté qu'une quinzaine de blessés.

« Je vais donc me mettre en retour sur Mexico, dès que j'aurai un peu organisé le pays, et j'espère y être rendu pour le 25 au plus tard. Organisez donc le bal promis pour le 28 (mardi gras) si ce jour convient à la société de Mexico.

« Nous allons tous bien, et croyez à mon attachement.

« Maréchal BAZAINE. »

Hommages affectueux à Mme Blanchot.

Ce document me causa une joie à triple expansion; d'abord j'étais heureux de recevoir une lettre de mon chef; j'étais fier du succès de nos armes, et enfin j'éprouvais une maligne satisfaction à constater que mes camarades n'avaient pas pu aller au feu sans moi; c'était un soulagement!

D'autre part, cette épître m'imposait une importante obligation mondaine : organiser un bal annoncé pour le mardi gras. En effet, le Maréchal, toujours bon pour les autres, avait promis une fête s'il revenait victorieux. C'était pour le 28 et je n'avais pas de temps à perdre, d'autant qu'il fallait immédiatement lancer les invitations et qu'il était convenu que le bal serait costumé.

La chute d'Oajaca eut un grand retentissement, mais elle inspira les impressions les plus variées. Dans le monde des dissidents elle produisit un certain désarroi, car elle anéantissait le principal foyer de résistance qui, depuis longtemps, s'organisait dans le Sud de l'Empire. Les esprits dévoués au nouveau régime l'accueillirent avec une joie profonde et sincère; mais dans l'entourage de l'Empereur elle produisit presque un sentiment de regret parce qu'on voyait un raffermissement de l'influence du Maréchal. Ce sentiment de regret fut aussi ressenti dans le haut clergé. Les souverains manifestèrent une satisfaction vraie et témoignèrent dignement leur gratitude au maréchal Bazaine; l'Empereur lui écrivit fort gracieusement; mais, dans sa lettre, je relève

une phrase qu'il aurait dû prendre pour règle de conduite dans sa façon de mener les affaires du pays : « Je suis heureux de voir se terminer aussi pacifiquement un siège qui occupait tant de braves soldats, et *forçait d'ajourner tant d'autres opérations si nécessaires.* » La suite était, du reste, d'une parfaite correction : « C'est donc avec grand plaisir que je vous félicite pour ce nouveau fleuron à ajouter à votre couronne militaire déjà si riche. Ce succès est d'autant plus beau qu'il aura coûté moins de ce sang français trop précieux pour n'être pas ménagé. » L'Impératrice écrivit aussi une lettre charmante où, par une singulière coïncidence, elle lui annonçait que son père, le Roi Léopold, lui envoyait la grande croix de son Ordre de Belgique. Malheureusement, on pouvait dire de ces témoignages écrits que ce n'était qu'eau bénite de cour! L'épilogue de la prise d'Oajaca en fut une preuve.

Quelque temps après l'occupation de la forteresse par nos troupes, d'après les ordres du Maréchal, on dirigea les prisonniers sur Puebla. Le Maréchal, en prescrivant cette évacuation, comptait demander à l'Empereur d'éloigner du Mexique les officiers en les envoyant aux Antilles, soit près de 300, y compris des fonctionnaires civils. Ces trophées vivants furent confiés à la garde de la légion autrichienne dont Maximilien avait fait la garnison de Puebla. Mais l'extraordinaire général de Thun, qui la commandait, animé sans doute du désir de se débarrasser du souci de la garde de ces prisonniers, conseilla à l'Empereur de leur rendre la liberté. Et Maximilien commit encore la faute, inouïe en elle-même et inconvenante à l'égard du Maréchal français qui les avait pris, d'accéder au désir de ce général présomptueux qui ne comprenait rien aux affaires de ce pays et se permettait de donner des conseils à son Souverain. Tout ce monde fut relâché. C'était honteux! Si le Maréchal n'avait pas laissé à Oajaca une garnison en partie française commandée par le général Mangin, la garnison de Juarez y serait retournée aussitôt.

Du reste, les conséquences ne se firent pas longtemps attendre : le 10 juillet suivant, le Maréchal écrivait, à propos de Oajaca, dans son rapport de quinzaine à son ministre : « L'Etat d'Oajaca continue à jouir de tranquillité; cependant quelques inquiétudes auraient dernièrement pris naissance à la suite du retour dans cet Etat des officiers faits prisonniers pendant le siège et graciés en masse par l'Empereur, à l'occasion de son avènement. Cet acte de clémence, dont l'opportunité n'était peut-être pas très grande, est dû, sans aucun doute, au désir de Sa Majesté d'acquérir dans ce pays une certaine popularité.

« Malheureusement le Mexique n'est pas mûr pour comprendre une pareille générosité. J'adresse ci-joint comme preuve pour Votre Excellence la traduction d'une affiche de théâtre imprimée à Puebla pour une représentation au bénéfice des prisonniers. Le Gouvernement, malgré nos représentations, ne croit pas devoir empêcher de semblables manifestations, que je considère comme hostiles à la direction que nous voudrions donner aux esprits. Le retour de l'autorité politique qui avait été longtemps absente, me fait espérer que la tranquillité absolue dont ce département n'a cessé de jouir depuis le siège, ne sera pas troublée. »

Cependant, le persévérant M. Gwin poursuivait avec constance la campagne de colonisation des terres libres du Mexique par ses compatriotes, les Confédérés des Etats-Unis, qu'alors on aurait dû bien plutôt qualifier de désunis. Après son premier insuccès avec Maximilien, il était reparti pour la France, afin de conférer encore avec l'Empereur Napoléon et obtenir de lui de nouvelles démarches auprès du Souverain mexicain. Pendant ce temps, le sentiment des Américains du Sud, décidés à quitter leur pays, se prononçait d'une façon très vive et en quelque sorte effective. Le mouvement d'immigration commençait *proprio motu*.

C'est ainsi qu'au commencement de cette année 1865, nous vîmes arriver à Mexico un spécimen étrange et bien caractéristique de cet exode américain. C'était un groupe d'une

vingtaine de personnages arrivant directement de la Louisiane. Rien des colons européens, Français d'abord, Anglais ensuite, qui occupèrent ce riche pays; rien de créole enfin, mais bel et bien des indigènes pur sang du vieux continent américain. C'étaient les principaux chefs de la tribu des Kinkapoos, venus, sous la conduite de leur grand chef suprême, pour solliciter le droit de vivre au Mexique.

Le grand Lama de cette peuplade se présentait sous l'aspect d'un petit vieillard, coiffé d'une calotte en peau hérissée de plumes multicolores s'élevant sur l'arrière de la tête et portant en avant un extraordinaire ornement formé de quatre longues plumes croisées sous un petit angle horizontal et posées au-dessus du front, s'étendant de trente centimètres de chaque côté; c'était évidemment l'attribut distinctif du grand chef supérieur. D'énormes boucles pendaient à ses oreilles. Comme costume, c'était une façon de justaucorps en peau garni d'ornements en broderies de perles; une extraordinaire culotte en peau, large par le bas et ouverte sur les côtés, le tout recouvert d'une ample houppelande en gros drap foncé. Au cou, il portait un cercle large et massif en métal qui était l'insigne du grand commandement de la tribu.

Ce qu'on voyait de l'homme c'était un visage intelligent, énergique et expressif, malgré que certains traits fussent quelque peu massifs et trop accusés; nez droit mais court, bouche assez large mais fine, yeux vifs et intelligents, quelques tatouages légers sur les pommettes; ensemble énergique, enfin le visage rasé mais encadré de longs cheveux flottants.

Sur les dix-sept Kinkapoos présentés au Maréchal cinq seulement étaient vêtus en Indiens emplumés et tatoués, c'étaient sans doute des dignitaires car ils marchaient toujours avec le grand chef. Les autres étaient habillés comme des planteurs, de façon assez uniforme, ce qui fit supposer qu'ils avaient fait partie des troupes confédérées et avaient combattu pour leur indépendance. Enfin, parmi eux, se trouvaient trois femmes jeunes et assez bien dans leur genre de

Peaux-Rouges; mais elles ne réalisaient pas du tout le type de la belle « fleur de thé » si admirée par Fenimore Cooper. Elles étaient habillées un peu comme les Indiennes du Mexique, mais heureusement plus vêtues ! L'une d'elles portait au cou une collection variée de colliers en verroterie et or, gracieusement disposés du reste. C'était évidemment l'épouse d'un des chefs.

Ce qui nous impressionna le plus dans la personne du grand chef, c'est qu'il portait sur la poitrine, à gauche, sur le cœur, une médaille en argent de 4 à 5 centimètres de largeur sur laquelle on voyait l'effigie de Louis XV, et sur le revers était gravée l'inscription que voici :

« *A sa fidèle et bien-aimée tribu des Kinkapoos,
Le Roi Louis le quinzième.* »

C'était, en effet, une vieille tribu française de notre belle colonie de la Louisiane. Depuis Louis XV, les chefs successifs de la tribu ont toujours porté sur la poitrine ce témoignage d'estime et d'affection du Roi de France. Au fond du cœur, ils se sentaient toujours Français et venaient demander au grand chef de France, qu'ils savaient être tout puissant au Mexique, quelques terres pour y vivre en paix, comme jadis sous le règne du Roi Louis le quinzième.

Quel touchant souvenir pour nous et quelles réflexions nous inspira la contemplation de ces braves gens, descendants directs et sans mélanges des premiers habitants que la création mit sur la terre d'Amérique et qui se voyaient contraints de la fuir devant l'oppression d'étrangers cosmopolites, pour aller chercher au loin un sol moins inhospitalier. Nous nous disions tous : « Les voilà pourtant ceux qui auraient eu, seuls, le droit d'enfanter la doctrine Monroë ! Voilà bien les Américains à qui devrait appartenir l'Amérique ! »

Mais ils étaient déjà les victimes sacrifiées d'une des œuvres sociales de la civilisation et du progrès, en marche vers

l'inconnu, peut-être même vers le néant fatal, après les ruines accumulées ?

Le Maréchal reçut dans son palais, avec la plus sympathique cordialité, ces épaves françaises et entoura, en particulier, leur grand chef d'attentions, honorifiques même; mais, trompant leur foi confiante en sa toute puissance, qui n'était plus ce qu'elle aurait dû être, il ne put leur donner que de bonnes promesses et les fit conduire à l'Empereur.

Les Kinkapoos, dont nous avons pris, du reste, la photographie, restèrent quelque temps à Mexico, jusqu'au retour de M. Gwin et retournèrent vers le Nord, je crois. En tout cas, je ne les revis plus et ne sus ce qu'il advint d'eux. Il est probable qu'en l'an de grâce actuel de 1905, la tribu tout entière a cessé d'exister, dévorée sans doute par les visages pâles; mais il serait intéressant de savoir ce qu'est devenue la médaille que la France lui avait donnée par la main de son Roi Louis XV !

Enfin, la visite de ces Indiens eut pour nous un épilogue, que je qualifie de divertissant, car nous les retrouvâmes, ou du moins les fac-similés de leurs chefs, au grand bal costumé que donna le Maréchal, le mardi gras suivant.

Depuis le retour du Maréchal, la vie normale avait repris son cours au quartier général, avec cette différence qu'il y avait une femme dans la maison. Ce qui rendait plus faciles les relations des autres femmes qui fréquentaient au palais. Là, cependant, n'était pas la seule modification survenue dans l'existence privée de notre grand chef et dans la nôtre aussi, ses compagnons; des préoccupations nouvelles avaient pénétré dans son esprit, tout au moins. Elles n'étaient ni politiques, ni militaires et pourtant elles étaient parfois très absorbantes. Mais alors ?

Six mois s'étaient écoulés depuis le fameux bal du 15 août et l'émotion qu'il avait ressentie sous le charme de l'oiseau bleu qu'il y avait découvert, ne s'était pas calmée, bien au contraire. L'apparition l'avait fasciné et, cédant à